doine avaient pu voir chaque jour leur souverain saisi sur le vif par un appareil brutal qui ne connaît pas les premiers éléments de la flatterie et représenté en costume de simple mortel prêt à vaquer aux plus vulgaires occupations de l'existence quotidienne, ils auraient refusé de reconnaître en lui le fils de Jupiter Ammon.

La reine Victoria, qui du reste aurait de la peine à découvrir dans la Grande-Bretagne et ses colonies la monnaie d'un Lysippe ou d'un Apelle, n'a pas les scrupules du héros du Granique et d'Issus sur le décorum de la royauté. Loin de recommander aux artistes d'atténuer le poids que soixante ans de règne font peser sur son front et sur ses épaules, elle n'a plus de goût que pour la photographie. Cette science, ou plutôt cette industrie, est la grande passion de la vénérée souveraine du Royaume-Uni. Il existe au château de Windsor un atelier spécialement affecté aux photographes qui viennent prendre les portraits des membres de la famille royale; mais depuis quelques années la souveraine s'épargne la fatigue de monter et de descendre inutilement un étage. Contre toutes les règles de l'étiquette, des trépieds et des appareils munis de plaques sensibles sont installés dans le salon blanc du vieux palais des rois d'Angleterre.

Un photographe de Londres a raconté à un collaborateur du *Windsor Magazine* comment il avait été reçu au château la dernière fois qu'il avait eu l'honneur de travailler pour Sa Majesté.

J'avais été, dit M. Russell, convoqué à trois heures pour photographier la Reine. J'installai mon appareil et me tins prêt à opérer; Sa Majesté ne venait pas.... Une heure environ s'était écoulée; mais je ne m'inquiétais pas de ce retard. J'étais plutôt porté à me demander comment la souveraine, accablée de tant d'occupations, pouvait trouver le moyen de consacrer quelques instants à une séance de photographie.

Enfin la Reine parut et me dit:

—Je suis désolée, monsieur, de vous avoir fait attendre.

Cette parole mériterait de rester à jamais historique. La reine Victoria se résigne assez facilement à faire attendre un ministre ou un pair du Royaume-Uni, mais pour qu'elle inflige le même désagrément à un photographe, il faut un cas de force majeure. Si M. Russell n'a pas été immédiatement reçu c'est que la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha était arrivée en même temps que lui au château de Windsor sans avoir eu soin de faire annoncer sa visite plusieurs jours d'avance. Obligée d'opter entre sa belle-fille et son photographe, la Reine a obéi aux exigences de l'étiquette qui lui imposaient d'accueillir une Altesse Royale avec les honneurs réservés aux épouses des princes régnants.

C'est peut-être depuis l'admirable découverte de Daguerre la seule fois que la souveraine du Royaume Uni ait condamné un photographe à faire antichambre dans un de ses palais. Sa Majesté Britannique est la providence de cette corporation. Tandis que le Pape Pie IX était incapable de rester immobile pendant une minute et faisait le désespoir des artistes chargés de peindre son portrait, la reine Victoria devient, à partir du moment où un objectif va se braquer sur elle, un modèle de patience et de docilité. Elle ne se permet jamais la moindre observation au sujet de la pose que le photographe l'invite à prendre, et elle lui laisse le soin de statuer à sa guise sur la mise en scène et le choix des décors. Son unique souci est d'introduire quelque variété dans sa coiffure: tantôt elle porte un bonnet, tantôt un chapeau, tantôt une mantille, afin que ses portraits cartes n'aient pas l'air de provenir tous de la même édition.

Toutes les filles de la Reine, à l'exception de la marquise de Lorne, sont également tourmentées du démon de la photographie. Elles se font volontiers représenter groupées suivant l'ordre des préséances autour de leur mère, et en contemplant ces grandes dames, qui par une fatalité héréditaire, ont toutes acquis sous l'influence de l'âge un embonpoint inquiétant, on ne peut songer sans un sentiment de regret à ces portraits de jeunes filles qui souriaient, il y a une trentaine ou une quarantaine d'années, sous le pinceau de Landseer et de Winterhalter. Quel poétique souvenir la famille de la reine Victoria aurait laissé dans l'histoire si elle n'avait dû revivre sous les yeux des générations à venir que sur les gracieuses toiles conservées dans les salons d'Osborne et de Balmoral!

La marquise de Lorne est peut-être plus sage que ses sœurs. Lorsqu'elle était vice-reine de l'autre côté de l'Atlantique, elle a été obligée d'accorder à un photographe canadien l'autorisation de reproduire son image. Mais après avoir payé cet unique tribut aux exigences de la vice royauté, elle s'est hâtée, dès qu'elle a été rendue à la vie privée, de rompre toute relation avec les disciples de Daguerre et de Niepce de Saint-Victor.

Le prince de Galles ne partage pas les opinions de la plus spirituelle et de la plus enjouée de ses sœurs. Bien au contraire il a hérité de la passion dominante de sa mère et lorsqu'il montera sur le trône il sera le Médicis de la photographie. Il encourage cet art en Angleterre et à l'étranger.

Je me trouvais à Cobourg, dit M. Russell, à l'époque des fiançailles du Tsarevitch et de la princesse Alice de Hesse-Darmstadt. Je rencontrai le prince de Galles dans la rue et je le salua avec respect. Il s'arrêta net et sans me laisser le temps de lui exprimer le sentiment d'admiration que m'inspirait sa mémoire et de lui témoigner combien je lui étais reconnaissant d'avoir daigné me reconnaître:

—N'oubliez pas, me dit-il, d'aller de main à Rosenau, il y aura une partie de campagne et vous pourrez prendre des groupes qui ne manqueront point d'intérêt.

Ensuite le Prince, s'adressant à son aide de camp, lui donna l'ordre de me procurer les laissez-passer dont j'aurais besoin.

Le maréchal de la cour de Saxe-Cobourg-Gotha était un baron allemand qui n'admettait aucune dérogation aux règles de l'étiquette et ne pouvait souffrir qu'un photographe fût introduit dans une fête qui devait avoir le caractère d'une réunion de famille. Aussi malgré la haute recommandation de l'héritier de la couronne d'Angleterre, la requête de M. Russell fut elle péremptoirement repoussée. Toutefois, le prince ne se tint pas pour battu et, après une assez laborieuse négociation avec son frère qui était d'un accès assez difficile à l'époque où il ne portait que le titre de duc d'Edimbourg et est devenu bien plus intraitable encore depuis qu'il règne sur les duchés de Cobourg et de Gotha, il fut convenu que le photographe irait s'installer dans un café du voisinage et se tiendrait prêt à première réquisition à se rendre au château.

Après une assez longue attente, M. Russell fut appelé à exercer son ministère et tous les invités du duc de Saxe-Cobourg furent photographiés d'abord en groupes, puis sur épreuves isolées.

J'allais me retirer, dit M. Russell, lorsque le prince de Galles me demanda si j'avais encore quelqu'un à photographier. Je ne lui dissimulai pas le désir d'ajouter à ma collection un portrait de l'empereur Guillaume II.

—On demande l'empereur d'Allemagne, s'écria le prince de Galles, où est l'empereur d'Allemagne?

Guillaume II ne tarda pas à être retrouvé et, s'adressant à M. Russell:

—Vous m'avez, lui dit-il, avec souvent photographié pour n'avoir pas besoin de prendre une épreuve de plus.

—Sire, je n'ai pas encore eu l'honneur de photographier Votre Majesté revêtue de l'uniforme qu'Elle porte en ce moment.

Cet argument était sans réplique et le volumineux album des portraits-cartes de Guillaume II compta un spécimen de plus.

L'Empereur dut être satisfait; ayant appris quelques mois plus tard que M. Russell venait d'arriver à Berlin, il s'empressa de l'inviter par dépêche télégraphique à se rendre le lendemain à Potsdam à huit heures du matin.

La reine d'Angleterre avait fait attendre un photographe; par un juste retour de la destinée, un photographe fit attendre l'empereur d'Allemagne.

Par un regrettable malentendu, dit M. Russell, le cocher qui devait me conduire de l'hôtel à la gare se trompa de station. Il n'y avait pas de train pour Potsdam et je n'étais plus à temps pour réparer mon erreur. Je ne pus arriver à la résidence royale qu'à huit heures et demie. Les chambellans de service me firent remarquer d'un ton assez aigre que l'Empereur n'avait pas l'habitude d'attendre.

Ce n'était que trop vrai; Louis XIV s'est étonné une fois dans sa vie d'avoir "failli attendre," tandis que Guillaume II avait bel et bien attendu. D'ailleurs il ne permit pas au malheureux photographe de balbutier des excuses, il avait hâte de savoir s'il aurait assez de temps à consacrer à M. Russell pour lui permettre de prendre plusieurs épreuves où il porterait des uniformes différents.

L'Anglais fut émerveillé du talent de l'Empereur dans l'art des travestissements à vue. En quelques minutes il photographia le souverain, d'abord en grande tenue d'amiral anglais, ensuite en général allemand, et enfin à cheval en costume de colonel de hussards.

Tous les souverains n'imitent pas Guillaume II qui prend toujours des poses héroïques pour se faire photographier. En général, lorsqu'ils se livrent à ce genre de passe-temps ils préfèrent se distinguer par l'extrême simplicité de leur attitude. Ce digne bourgeois allemand à longue barbe grisonnante qui vient de déposer son chapeau sur la console de son salon et tient encore son parapluie à la main ressemble trait pour trait à M. Lehmann qui, pour dépister la police autrichienne, voyageait dans un wagon de seconde classe en se rendant à Bucharest où un vote de l'Assemblée nationale des Principautés danubiennes venait de l'appeler au trône, mais rien dans son aspect et ses allures ne ferait soupçonner un homme qui règne depuis trente ans sur la Roumanie.

M. Lehmann ou plutôt le roi Charles Ier n'est pas le seul monarque de l'Europe qui mette de la coquetterie à se faire représenter sur ses portraits cartes dans l'attitude d'un excellent bourgeois qui tient son parapluie à la main. Le parapluie est le sceptre des rois qui se font photographier. En réalité ils ne font qu'un très rare usage de cet ustensile dans les habitudes quotidiennes de la vie, mais quand ils sentent un objectif braqué sur eux, ils n'osent même pas porter une canne, ils s'arment d'un parapluie. C'est de toute façon un signe du temps.

M. Russell n'a eu qu'à se louer de ses augustes clients. Il a photographié presque tous les souverains du globe qui, à l'exception d'un seul l'ont charmé par leur bonne grâce et leur affabilité.

Le croirait-on? le schah Naser Eddin, qui affectait un goût si vif pour les merveilles de la civilisation occidentale, a été le seul potentat qui se soit montré rebelle aux séductions de la photographie.

Ce ne fut pas sans difficulté que le prince de Galles, dont la sollicitude pour l'art de de Niepce de Saint-Victor et de Daguerre est bien connue, décida le monarque persan à faire appeler M. Russell.

Le potentat oriental prit l'attitude apathique et maussade d'un homme qui se prête à une désagréable corvée. Il ne prononça pas une seule parole et ne manifesta pas le moindre intérêt pour une opération où il jouait le rôle d'une victime maussade et résignée. M. Russell, habitué à plus de courtoisie de la part de sa clientèle couronnée, jura qu'il n'offrirait plus son ministère à des princes musulmans.

LOU GASCOU.

—Suite—

Depuis que la langue d'Oc a été détrouné par sa rivale du Nord, la langue d'O.l, depuis que les Troubadours furent étouffés dans le sang fratricide de la guerre des Albigeois, cette langue cessa d'être une langue littéraire et devint un patois depuis Bordeaux jusqu'à Marseille.

Pendant six cents ans elle est morte et bien morte. Mais voilà qu'après six siècles de sommeil, elle s'est réveillé au XIX siècle. Des poètes de talent du génie se sont donné pour mission sacrée de lui rendre sa place au soleil. Quelques uns ont acquis une réputation européenne; ce sont Mistral à Marseille, et Jasmin à Agen.

Leurs œuvres de première grandeur se sont imposées à l'admiration universelle même des peuples qui ne pouvaient en lire que des traductions. Mais à côté de ces hommes de génie, chaque province, chaque canton, a produit de nos jours des poètes remarquables qui ont consacré leur vie et leur talent à la restauration du patois local comme langue littéraire. Nous nous bornerons à étudier ceux que le XIXe siècle a produits en Aquitaine.

Des sept départements qui composent l'ancienne Aquitaine, et dont j'ai donné les noms dans mon dernier article, il n'y en a que deux qui se sont acharnés, de notre temps, à faire revivre la langue gasconne. Ces deux départements sont celui du Lot-et-Garonne et celui des Basses-Pyrénées, ou ancien royaume de Béarn. Parlons d'abord de ce dernier, puis nous ferons connaître Jasmin, le célèbre poète-coiffeur d'Agen.

La premier poète béarnais que je trouve sur mon chemin, celui qui commença la résurrection de la langue gasconne, après ces six siècles de sommeil, s'appelait Despourrins, et aujourd'hui encore les Gasconns, en masse, n'en connaissent pas d'autres, quoique le XIXe siècle en ait produit une pléiade plus ou moins remarquable. La popularité de Despourrins tient moins à la supériorité de son talent, qu'à cet heureux hasard d'avoir laissé une chanson populaire. Tous les autres, même les poètes de génie, n'ont pas eu de ces bonnes fortunes.

Despourrins eut donc cet heureux hasard. La pièce qui lui a valu cet honneur est la seule dont je parlerai, comme exemple et modèle de ces poésies, a pour titre: *La haüt sus las mountanhes*

C'est, je crois, le chant le plus populaire qu'on peut entendre dans toute la Gascogne. C'est une pastorale dans le genre de Théocrite et de Virgile, et certainement la meilleure qui soit sortie de la plume de Despourrins. En la lisant, on saisit tout de suite les qualités et les défauts des poètes bucoliques que le Béarn a produits. Les qualités sont la grâce et l'esprit qui, du reste, appartiennent à la race Gasconne

Aucun poète ne les a possédées au même degré que lui. N'oublions pas qu'il vient vers la fin de ce charmant XVIIIe siècle, auquel on ne peut refuser cette simplicité gracieuse qu'il imprima à toutes les poésies légères. Il est même à supposer que Despourrins, quoique écrivant des bergeries montagnardes, connaissait les Auseréon ou les Théocrite de l'époque, les Parny, les Chaulieu et l'abbé de Bernis. Du petit paysan, il s'élève au rang de chevalier, et un riche mariage le rapproche de sa noblesse. On sent, on le lisant, que ses naïves pastorales manquent de naïveté; les passions qu'il donne à ses pastours et à ses bergères sont un peu trop celles des villes; en un mot, que son éducation personnelle a détruit sur ses idylles champêtres. Sans chercher loin des preuves du fait que j'avance je le trouve dans son vrai chef-d'œuvre le plus parfait, je veux dire: *La haüt sus las mountanhes* Ecoutez:

"La haüt sus las mountanhes, ce pastou ma'hun [runs,
"Segut sü pé du haü begnat de p'ous,
"Sounhabe au chambiamen de sa amous.

Le berger malheureux pleure ses amours et l'abandon de sa bergère, ce qui revient souvent dans les poésies de Despourrins. Mais, savez-vous pourquoi la traîtresse l'a quitté et va flirter avec un autre pasteur? Sans doute, direz vous, comme dans les pastorales de Théocrite, parce que le nouvel amant joue mieux de la musette, ou fait de meilleurs fromages.

Ah! bien oui, il s'agit de cette simplicité primitive de Despourrins. Jugez en. Je demande pardon à ceux de mes lecteurs qui ne comprennent pas le Gascon, mais la traduction française, que j'en donne à la suite, ne rend pas du tout le charme des vers du poète Béarnais.

D.spuch qui tu fréquéntas la gén dé coundition,
Qu'es près s le haüt beun qué ma mayson,
N'ey pres haüte én ta tu d'u cabiron!

"Depuis que tu fréquentes le monde de condition, tu se pris un si haut ton que ma maison n'est pas assez haute pour toi d'un étage."

Mais si ce trait est malheureux dans une idylle, la strophe suivante est charmante et nous ramène à la vérité poétique:

Tas oeillhes dep los mies, nés dégnen plus més [ela.
Tous superbes moutons despuch emps
Nés'approchen dels més qu'en tails tous!

Le malheureux remarque que même les moutons de la belle ne regardent plus les siens et ne s'approchent d'eux que pour les battre à coups de corne.

Et cette plainte, dans laquelle le berger exhale toute son âme, toute sa douleur:

Dé richésses mé pasmi, d'atsoun dé qualitots;
Qu'ayui mey mous bérrét tout cepilat,
Qué nen pas lou mey bit chapeü broudat!
Adiu! cö de tigrésse, rastoure chéns amou,
Cambia, bé poto cambia de sérbidou
Yamey sén trouhétas u taü oseen you!

De richesses, je me passe, d'honneurs et de dignité; j'aime mieux mon bérret tout rapé que le plus beau chapeau brodé. Adieu! cœur de tigresse, bergère sans amour, changer, tu peux changer de serviteur, jamais tu n'en trouveras un comme moi!

C'est vraiment dommage qu'on ne rencontre pas plus souvent cette naïve nature dans Despourrins! quant à son style, quant à l'harmonie, à la sobriété classique de ses pièces, aucun poète Béarnais ne l'a, je ne dis pas surpassé, mais seulement égalé.

Une autre observation qu'on ne peut s'empêcher de faire en lisant Despourrins, et même tous les poètes Béarnais, c'est l'absence presque complète de paysage et surtout de paysages montagnards. Despourrins et les autres ont de fort jolis tableaux de genre, mais il y manque de cadre et surtout de couleur locale. On pourrait dire de ces petits poèmes ce qu'une femme d'esprit disait de la Henriade de Voltaire: il y a dans ce poème, soi-disant épique, quelques centaines de chevaux qui figurent dans les batailles du héros, mais il n'y a pas assez d'herbe pour un seul de leur repas. Si pourtant on a quelque droit à trouver des descriptions montagnardes, c'est dans les poèmes montagnards.

Eh bien! en lisant ceux-ci, vous ne saurez deviner, ni dans quel pays se passe la scène, ni à quel coin de l'univers appartiennent les héros. C'est du classicisme à la cinquième puissance.

Les classiques avaient pour la couleur locale un tel mépris, que dans quelques unes de leurs tragédies, on n'avait qu'à changer les noms des personnages pour que la pièce devint tour à tour grecque, romaine ou turque. On veut bien que Despourrins a vécu dans ce temps-là, et a connu cette littérature de Décadence. Sans cela, à tous ses mérites qui sont fort grands, il aurait juste celui qui est le premier de tous, dans des pastorales montagnardes, je veux dire la nature ambiante.

Mais du reste, on reproche, on peut l'adresser à tous les poètes pyrénéens. Ils ont devant eux le panorama le plus splendide qu'il y ait au monde, je veux dire cet amphithéâtre de montagnes, que chaque habitant des Basses-Pyrénées, par exemple, peut voir de chaque coin de son département, coupant tout l'horizon d'un océan de monts et de pics d'une variété incomparable: mais le proverbe, "nul n'est prophète dans son pays", peut aussi s'appliquer aux Pyrénées.

Le mérite, dans tous les temps, trouvé des chantres et des amoureux. Pour ne parler que des modernes, Antran, le poète marseillais, est entré à l'Académie Française, porté triomphalement par les vagues de ses beaux poèmes de la mer. Les montagnes n'ont jamais eu cette bonne fortune.

YAN DE LESCA.

(*A suivre.*)

LA FLEUR DESSÉCHÉE.

Fleur! souvenir de qui? Fleur! souvenir de quoi? [dondo?
D'où viens-tu? Qui t'a prise? Où, mieux qui t'a
Toi qu'entre les feuillets où tu t'étais fondue
Je retrouve, quand nul ne songeait plus à toi.

Rappelles-tu cette heure exquise et cet endroit
Où sa main te cueillit, au soir de la journée!
Oui bien tout simplement, étais-tu dont née
A marquer cette page où s'arrêta son doigt!

Es tu le brin fleuri dont s'ornait son corsage,
Et qu'elle a conservé, souvenir de passage,
Recueillant des mots qu'on n'est dite et redite!

Je ne saurais jamais, sans doute, ton histoire;
Mais le vieux le rêver comme il me plaît, et croire
Qu'elle est très douce, ainsi qu'un conte de jadis.

Nos pauvres derniers cris:

Un affreux mendiant se présente, humble et suppliant, chez Mme de X....

—Comment, encore vous! s'écrie Mme de X.... Je vous avais pourtant dit de ne pas revenir.

Le mendiant, sans se troubler:

—Excusez moi, madame. C'est la faute de mon secrétaire, qui a oublié de rayer votre nom sur ma liste.....

Mondanités.

Ainsi il en va de la vie! Hier, c'était le bruit, c'était la gaieté débordante, bruyante, tapageuse; aujourd'hui, c'est le silence dans toute son austérité.

Hier—

"Dans les jardins de bal, quand tu fais ton entrée,
"Autour de toi se forme un cercle langoureux;
"Et le frémissement de ta robe moirée,
"Pâme en chœur instantané le monde d'amoureux."

Aujourd'hui—

"Justo! ne craignez point le vain pouvoir des [hommes;
"Quelque élevée qu'ils soient, ils sont ce que [nous sommes.
"Si vous être mortels, ils le sont comme vous.
"Nous avons beau vanter nos grandeurs passées [pères:
"Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses [pères;
"Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous."

Et puisque nous avons écrit le mot de cendre, rappelons au courant de la plume, car ce n'est pas dans cette colonne de mondanité qu'il convient de causer à l'oreille de nos lectrices: "Sœurs il faut mourir!" rappelons, disons-nous, que l'Eglise engagera les chrétiens mercredi dernier, par une touchante cérémonie, à ne pas se laisser dominer par un vain orgueil et à s'humilier en se faisant noircir le front de cendres: *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.*

Le programme des deux jours qui clôturaient le carnaval a été de tout point conforme à ce qu'on pouvait attendre d'organisations qui ont en honneur des traditions d'art et de luxe qui leur sont chères, et prodiguent chaque année des plaisirs artistiques.

Tout était splendeur et fête dans la capitale de l'élégance, la gaieté, l'harmonie retentissaient à tous les étages; grandes dames et bourgeoises se hâtaient de profiter des derniers jours de plaisir jusqu'à ce que le mercredi des cendres vint clôre cette été joyeuse et reporter leurs pensées vers des buts plus sérieux. L'élément mondain a été jusqu'au bout choyé et gâté, aussi l'affluence était telle en considérable en cette ville, où l'on multiplia les attractions, parmi lesquelles figuraient au premier plan les beaux bals de Protée, Comus et Rex, où des milliers d'invités se pressaient, pour admirer les jeunes reines.

Le coup d'œil d'une de ces fêtes est une joie pour les yeux et présente un aspect féerique. Elle est peu banale, la grande salle de l'Opéra, lorsqu'elle est envahie par une cohorte très pittoresque et très colorée, qui se livre à des pantomimes précises d'expression.

Ajoutez à cela la musique, les effets lumineux, les décors et la phalange des jeunes et belles femmes et l'on se rendra aisément compte de l'enthousiasme que créent des fêtes si pleinement réussies. Mais il était temps que le Carême amenât enfin le repos pour toutes les mondaines qui ont pu tenir tête à un carnaval si long, et qui n'auraient pas donné leur démission si l'usage n'avait mis un terme à leur bruyante plaisir.

Voici le Carême donc! A sa venue il fut jeter aux échos les derniers bruits d'orchestre de la danse et prendre jusqu'à nouvel ordre des allures plus sérieuses.

Mme B. E. Burke, arrivée récemment de New York, est chez Mme S. D. Elder, avec qui elle passera plusieurs semaines.

Un splendide dîner de 20 couverts a été donné, hier soir, par M. et Mme Paul Capdeville, en l'honneur de Mgr. Martinelli. Au nombre des autres convives: Mgr. Janssens, Mgr. Meerschaert, les RR Mignot, Janssens, Thébault, Whitney, S. J, MM. James Pollock, Armand Capdeville, John Pollock.

Mlle Annie O'Brien, de la Baie St-Louis, est, depuis plusieurs semaines, chez sa cousine, Mlle Sadie Richardson.

M. et Mme George Staigg sont de retour de la Passe Christian, et installés dans leur résidence de l'avenue Rampart.

M. James E. Moston, de St-Martinville est arrivé ces jours derniers à la Nouvelle-Orléans.

Sur le désir de quelques personnes, Mme James Miltenberger s'est empressée de mettre à leur disposition ses salons, et de se faire, avec la plus entière bonne grâce, leur auxiliaire dans une œuvre charitable qu'elles ont entreprise, et pour laquelle une partie de Progressive Euchre aura lieu dimanche, le 14 mars, à midi et demi.

Sans vouloir le même du monde faire d'indiscrètes révélations, nous croyons pouvoir intéresser le public à une enfant—dont on fera connaître ultérieurement le nom—dont la santé réclame des soins médicaux que ne peut lui faire donner sa famille, aujourd'hui, mal partagée au point de vue de la fortune.

Chacun a ses misères, à coup sûr, mais jamais cause ne fut plus intéressante que celle-ci, et il est certain qu'il y aura beaucoup de monde dimanche chez Mme Miltenberger. Les invités, c'est indubitable, vont se porter en foule dans cette hospitalière demeure, où aura lieu une fête dont le but est simple et bon.

M. Ben Oxnard, de Cypremort, Lac, est actuellement en ville.

Mlle Evelyn Harris, une de nos Louisianaises, de retour depuis peu de temps de l'Europe, a été très admirée durant le Carnaval.

M. et Mme John A. Seitz, de Evansville, Ind., qui étaient venus passer les fêtes à la Nouvelle Orléans, vont bientôt la quitter pour se rendre à Memphis, Tenn. Mme Seitz, née Viola Wright, de Kentucky, a été très admirée dans notre ville, où elle a passé plusieurs saisons avant son mariage.

Mlle Fannie Smith, de la Mobile, a passé l'hiver chez Mme W. H. Rogers.

Dame Rumeur dit que la jeune reine de Protée a gagné tous les cœurs par sa grâce et son amabilité. Au cours de la soirée inoubliable dont elle faisait les honneurs, elle a eu pour tous un mot gracieux. Reine par la beauté, elle a été aussi reine par la distinction.

Parmi nos hôtes distingués se trouvaient, la semaine dernière, Mme J. J. Astor, de New York; M. et Mme August Belmont, de N. Y.; M. et Mme V. E. Kennedy, de N. Y.; M. Palmer Cox, Sir Roche Cunard, d'Angleterre; M. et Mme H. E Thompson, de Mass.; M. Armour, de Chicago.

Au merveilleux bal de Comus, dont le succès a été complet, parmi les dames appelées à danser avec les masques cités: Mmes W. W. Gordon, Ed. Bright, J. J. Astor, de New York, R. McCall, Geo. S. Eastwick, Sidney Ranlett, T. J. Semmes, Geo. Q. Whitney, W. D. Denègre, Baronne V Huffman, de New York, Foster DeBuys, Nat. Wallace, Wm Thompson, E. H. Farrar, Hugh Boyce, Horace Fletcher; Mlles Ivy Fletcher, Marie Cottrane, Evelyn Gaspard, Marion Giffen, Corinne Descommes, Pat Cummings, Kitty Eustis, Marguerite West, Jennie Pessud, Erskine Kock, Emma Sinnott, Arthémise Baldwin, Isabel Hardie, Alma Kruttschnidt, Mme Dolce Mellen, Mme Albert Maginnis, Mlles Lucia Miltenberger, Edna Trist, Carrie Spelman, Marie Joubert, Cécleste Brittin, Alice Castleman, Nina Bisland, Odette Roussel, Hattie Pesson, Lydia Fairchild, Robbie Giffen, Juanita Lalhande, Lily Mehle, Penelope Chaffe.

Mlle Rosalie Hews, est en ce moment chez Mlle L. Lewis.

Mlle Amélia Bullitt, de Louisville, passe quelque temps chez Mlle Eva Parker.

On ne peut rien rêver de plus beau que le bal, si nombreux, si animé, donné lundi soir à la salle Harmony, qui était toute ornée d'arbustes, de plantes superbes, de festons de fleurs les plus rares et de lanternes chinoises.

Cette salle formait un cadre admirable aux jolies femmes qui s'y pressaient et parmi lesquelles nous citerons: Mmes M. Schwabacher, Langfield, N. Schwartz, L Block, Ed Godchaux, G. Whitney, F. Dreyfous, M Stern, G. Seeman, Isidore Hernsheim; Mlles Corine Meyer, Carrie Levy, Minnie Goldsmith, Mathilda Lizeo, Corinne Felber, Stella Seeman, Blanche Blum, Julia Meyer, Blanche Newman, Bertie Beer; du côté des habits noirs: MM. Langfield, Nathan Schwartz, Paul Godchaux, George Whitney, J. Adler, I. Lichtenstein, Joe Kauffman, Léon Block, I. Hernsheim, F. Dreyfous, George Seeman, Maurice Stern, Henry Abrahams, David Maros et autres.

Cette fête brillante dont le Col. I. D. Moore, président du Club a fait les honneurs, a pris fin par un souper luxueusement servi.

Mme James W. Hears a lancé des invitations pour un lunch qui aura lieu chez elle, le mardi, 9 mars, à 1 heure 30.

Mme John T. Eastwood, de la Virginie a passé les fêtes du Carnaval à la Nouvelle-Orléans, chez sa mère Mme W. T. Cluverius.

Mme Wm Garig et les demoiselles Garig sont reparties pour Baton Rouge, après un court séjour dans notre ville.

Mlle Adèle Hayne, une charmante jeune fille de la Caroline du Sud, arrivée la semaine dernière de Jackson, Miss, est en ce moment chez son oncle, M. Frank Hayne.

Mlles Stella et Haydée Trahan ont, la semaine dernière, regagné leur home à Lafayette, Lac.

Mlle Lisette Von Gohren a, à l'occasion des fêtes carnavalesques, passé plusieurs jours à la Nouvelle-Orléans, chez Mlle Laurence Généreffy.

Vendredi dernier, très intéressant euchre party chez Mme Charles E. Nicholls, en l'honneur de Mlle C. Compton, de Natchez.

Mlle Helene T. Geesmann, de Amherst, Mass., arrivée samedi soir, est l'hôte de Mme S B. Elder. Mlle Geesmann n'est pas seulement une charmante jeune femme, mais aussi une élève. Sa première conférence au Winter School jeudi, a obtenu le plus grand succès.

Mlle Amy Nash qui est arrivée samedi de Gallipolis, Ohio, restera, durant son séjour à la Nouvelle Orléans, chez Mme S. B. Elder.

Ce soir à 8 heures une partie de Progressive Euchre aura lieu chez Mlle Amelia Chalaron, de l'avenue Esplanade.

M. et Mme J. C. Hamilton, de Shreveport, sont arrivés à la Nlle-Orléans, où ils vont fixer leur résidence.

M. et Mme Locke Breaux vont passer le mois d'avril à Clairborne Cottage, Covington.

M. et Mme F. Cummings sont partis ces jours passés pour McComb City, où se trouve leur résidence.

Lundi soir, au Woman's Club, le professeur W. B. Smith, de l'Université Tulane, donnera une conférence au cours de laquelle il fera voir ce que nous devons au génie des Grecs.

On cite au nombre des jeunes filles les plus admirées, de la saison, Mlle Lucie Peel, d'Atlanta, qui a passé les fêtes du carnaval chez M. et Mme D. A. Chaffraix.

Mme Richard McCall est repartie pour Ascension, après un séjour charmant chez sa tante, Mme Henry Neill.

Mme L. Crozier French, de Knoxville, Tenn, est actuellement à la Nouvelle-Orléans, où elle compte un bon nombre d'amis.

Une des jolies fêtes de l'hiver a été celle donnée en l'honneur des membres de la Conférence Nationale de Charité, dans les beaux salons des Y. M. C. A, salons qui avaient été superbement décorés pour la circonstance.

M et Mme E. Pugh, d'Atlanta, sont les hôtes de Mme John Richardson.

Le mariage de Mlle Olive Borland avec M. Henry Gill aura lieu à la fin de ce mois.

A l'issue du bal de Comus, le Gén. Fred. Myles a convié à un très beau souper, le Juge et Mme Toombs, de Louisville, Mlle Charlie Compton, Hattie Person, Mme N. D. Wallace, Mlle L. Fairchild; MM. Wm Pinkard, Beverly Myles, E. Butler, H. Lyons, Marie et K. Johnson.

Tous les clubs étaient en fête lundi et mardi, et il en est peu qui n'aient reçu au moins une des reines de la saison. Le Pickwick faisait royalement les honneurs de ces beaux salons aux reines et aux demoiselles d'honneur de Protée et de Comus; le Boston recevait dès le matinée la reine de Rex et sa suite, et le Louisiana, la reine de Momus et celle de Nérée.

Fête charmante samedi dernier, chez Mme E. Bobet qui recevait en l'honneur de Mlle Mackenzie, de New York, société de Mme D. A. Chaffraix, Mme Franz Hinderman, Mme P. Pecoul, Mme Lee Simmonds, Mlle Nellie Henderson et Mme Bernard Bengeton. Dans la salle à manger décorée à ravir de roses et fougères, Mlles Angèle Puig, Marietta Larousini, Elizabeth Henderson, Jeannette Pecoul, Anita Castellanos et May Andrews servaient les excellents rafraîchissements à la nombreuse assistance.

Mme Thomas A. Schaffer a tenu vendredi une réception intime en l'honneur de Mme et M Davis, de Natchez.

On dit—que le mariage d'une des belles de la société, avec un jeune médecin sera un des prochains grands événements.

Jeudi dernier a eu lieu chez M. et Mme Alfred Lionnet, de l'avenue Esplanade, une superbe fête en l'honneur du contre-amiral Pongin de la Maison Neuve et de son brillant état-major.

M. et Mme Horace Fletcher et Mlle Ivy Fletcher sont partis pour le Japon, où ils feront un long séjour.

En l'honneur de Mlle Georgia Sethoe, missionnaire au Japon, Mme T. G. Richardson a donné, vendredi, en sa résidence de la rue Prytanée, une très brillante réception.

Mercredi, dernier, très beau lunch de 16 couverts, chez Mme John Philips.

Mlle Dock, de Tennessee, est actuellement chez Mme Lockland Bemiss, à Cleverlands.

Mlle McKenzie, de New York, passe quelque temps chez Mme E. J. Bobet.

BLANCHE.

Voir la suite des Mondanités à la 7me page.

—Personne! ce boulevard est exquis pour les entretiens secrets.

—Mon cher monsieur, je commencerai par vous déclarer que le comité des ralliés, c'est-à-dire des plus honnêtes gens du département, ne pouvait faire un choix plus heureux à tous les points de vue.... sauf un, dont nous nous entretiendrons tout à l'heure.

—Entretenons-nous-en tout de suite.

—Non, non! Je tiens à vous dire que, pour mes amis comme pour moi....

—Ah! C'est au nom de vos amis?....

—Et au mien que je m'occupe de cette affaire.—Nous sommes, autant que vous, d'avis, monsieur, que si, d'un côté, une restauration monarchiste est impossible, de l'autre, il est profondément regrettable que les hommes les plus intelligents, les plus honorables du pays soient systématiquement écartés de la direction des affaires publiques.

Frédéric fut abasourdi du sérieux, du ton convaincu avec lesquels son interlocuteur développait ses périodes.

—Et au point de vue de la situation, de l'intelligence, des relations, le comité, je le répète, ne pouvait faire un choix plus heureux que celui de votre personne.... Mais, au point de vue de la moralité.... Ah! diable, diable, mon cher monsieur, c'est une autre paire de manches!....

—De telle sorte, monsieur, que, si j vous comprend bien, c'est au nomd la moralité publiq e que.

L'individu avoua, avec un mélange d'amabilité et de dignité:

—Mon Dieu, monsieur, mes amis et moi nous trouvons que faire représenter l'ordre, la religion, par un homme qui a eu plus de maîtresses qu'il n'a vu revenir de fois le printemps!.... Et quelles maîtresses! La plupart du temps, prises dans ses ateliers! De braves et honnêtes filles qui n'auraient demandé qu'à suivre le droit chemin et qui n'ont cédé que parce que vous vous imposiez à elles en vertu du droit du patron, plus terrible encore que celui du seigneur!

Frédéric haussa les épaules.

—Je suis bien bon d'être venu jusqu'ici, dit-il; mais puisque j'ai eu la naïveté de vous ouïr, brisons promptement! Vous êtes le mandataire de quelque coquine? Combien veut-elle? Car c'est bien à cela que va aboutir cette conversation?

—Oh!... du calme, Monsieur Lequesnoy! Du calme, je vous en prie! On m'avait bien dit que vous étiez un homme brusque, au caractère peut-être pas très commode. Et voyez comme cela se trouve! Je suis moi, la douceurmême, la conciliation en personne; et je rendrais, à qui que soit, des points pour le pardon des injures. Si vous m'en dites encore, qu'elles retombent sur vous! Je ne suis nullement le mandataire de gens aussi puissants que vous, qui s'intéressent, autant que vous, au sort de la France et qui trouveraient déplorable de voir entrer, à la Chambre des députés, comme représentant de l'ordre, un homme qui....

(*A continuer.*)

FEUILLETON.

Mousseline.

"Mignonne, c'est l'Avril."
FRANÇOIS COPPÉE

C'était au printemps, par une belle matinée ensoleillée et chantante et au bord d'un lac tranquille et doux qui coulait au travers d'une paisible et riante compagne de la Louisiane.

Agenouillée près de cette eau si claire et si limpide que tout s'y reflétait comme dans un miroir, une femme y lavait du linge. Sa tâche ne faisait que commencer, car, à ses côtés, une corbeille en était pleine encore.

Bonne grosse femme, toute ronde, toute boulotte, toute fleurie, toute bourgeonnée, toute couperosée, Irlandaise de naissance, sa nature faite de franchise et de gaieté se lisait sur ses traits si généreusement épanouis. Son teint de blonde était tout martelé de petites tâches de rousseur produites par le soleil et la vie au grand air. Mais, aussi, c'était une rude travailleuse que la mère. Betzy, toujours à la besogne, la première au travail, la dernière au repos. Il y avait bien cinq ans sonnés qu'elle et son mari avaient ém